

PRÉLIMINAIRES – 1

QUELQUES ASPECTS PEU CONNUS DES ÉDIFICES RELIGIEUX ANCIENS

Les églises, cathédrales et abbaciales léguées par le Moyen-Age ont suscité maintes études et de nombreux commentaires relatifs en grande majorité aux styles et modes de construction. Construit à l'usage des foules de fidèles ou de la population d'un monastère, l'édifice religieux, Maison du Seigneur, est conçu à la fois tout à la gloire de Celui qu'il abrite – rien n'est trop beau pour Dieu – et en vue du recueillement, de la prière et de l'adoration. Les deux fonctions convergent sur le choix des moyens : matériaux, plan, dimensions, décoration, etc... Le plan tributaire pour une part des matériaux, conditionne le reste. On a voulu dans ce plan reconnaître la filiation des bâtisseurs à partir des Antiquités égyptiennes, grecques ou romaines, entre autres, dans la ligne des connaissances secrètes des Compagnons. Il semblerait bien pourtant que les coups de main de métier pour les exécutants, les traités de Vitruve ou toutes autres sources pour les concepteurs, étaient sans mystère au Moyen-Age, ce sommet de civilisation à mi-chemin entre deux décadences, la romaine et la nôtre, mais il y a loin, très loin du temple égyptien, grec ou romain, à l'église romane ou gothique. Il n'y a même aucune commune mesure.

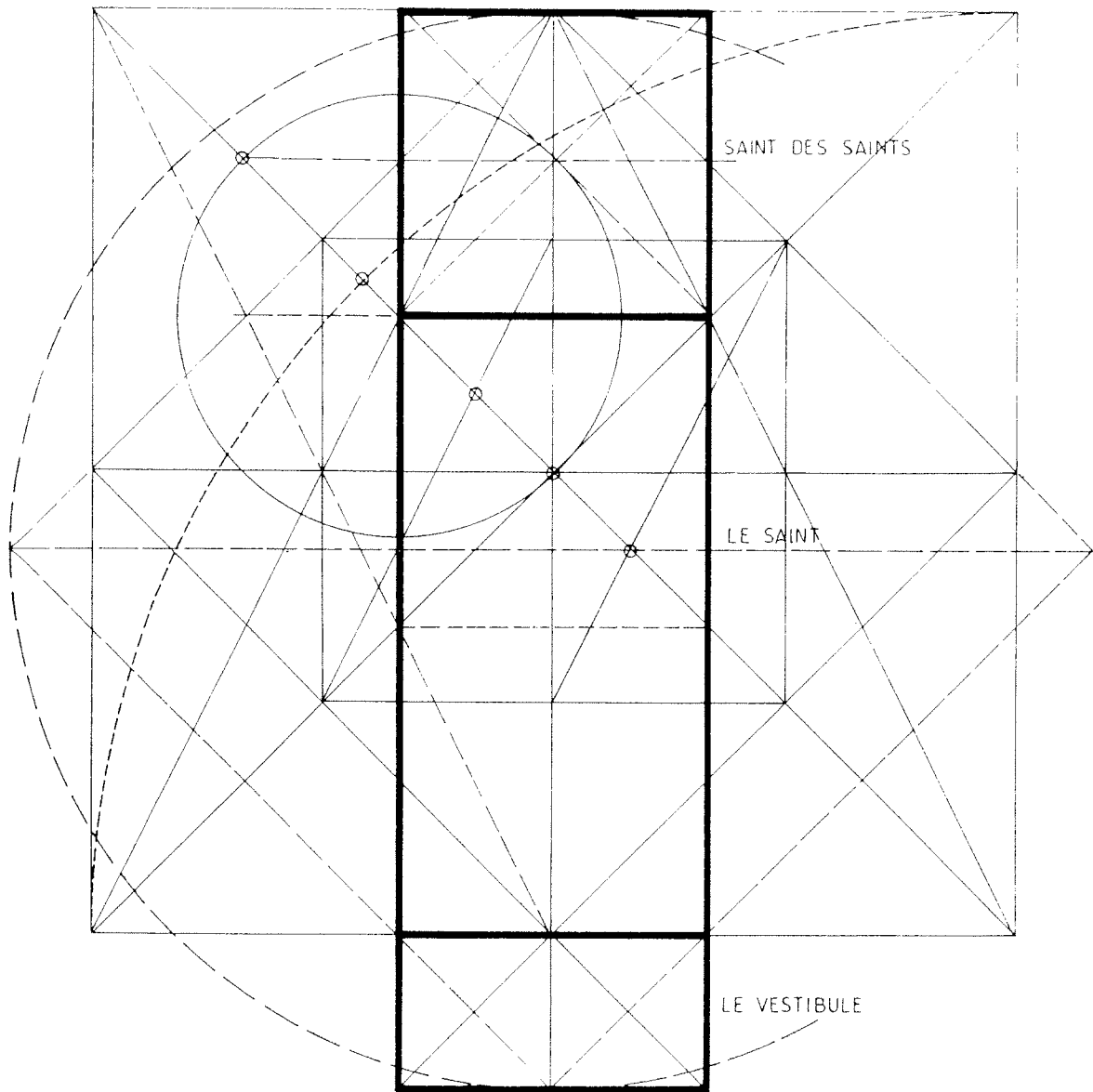
Si bien qu'on est en droit de s'interroger sur les initiateurs des constructions inédites surgies du sol de la Chrétienté dès le Haut Moyen-Age et qui ont fleuri aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, en particulier. L'origine, la conception se trouvent certainement au fond des cloîtres où des moines de génie, à partir

d'études personnelles sur données anciennes, y compris hébraïques, ont rénové les proportions et les styles, utilisant au surplus des phénomènes naturels connus des constructeurs de mégalithes quelques milliers d'années avant notre ère.

Eclairons ces propos en ouvrant une parenthèse sur des phénomènes peu connus du grand public, mais qui formaient la base d'une science assez confidentielle de l'Antiquité et sur laquelle il semble évident que les monastères avaient des notions précises. Il s'agit de ce qu'on appelle les « EMISSIONS de FORME ». Toute forme, ligne, surface ou volume qui se différencie de leur support ou de leur environnement transforment les énergies électromagnétiques du milieu en d'autres « forces » invisibles et encore mal définies qui ne sont pas sans influence sur le vivant.

Ces émissions d'ordre naturel, déjà maîtrisées il y a des millénaires, nous recommandons seulement à savoir les manipuler de nos jours. Elles obéissent à des lois précises, d'où l'importance des formes, des proportions, des orientations dans toute production plastique, y compris religieuse, si on veut s'intégrer dans les équilibres naturels, faute de quoi on risque de graves nuisances à incidences multiples par exemple sur la santé.

Notons que les Hébreux avaient une maîtrise remarquable de l'utilisation des ondes de forme (jusque dans leur alphabet d'ailleurs). Et les dimensions relevées dans la Bible, telles celles relatives au Tabernacle de Moïse, à l'Arche de l'Alliance, aux Temples



LE TEMPLE DE SALOMON

de Salomon et d'Ezéchiel, au mobilier sacré, entre autres, ne sont pas fruits du hasard. En ce qui concerne le Temple de Salomon, le nombre 7 y est introduit par $1 + 4 + 2$ soit vestibule + saint + Saint des saints ; le transfert est équilibré par le vestibule – le Saint des saints influe sur le vestibule – le Grand-Prêtre, par le fait même d'y passer, se purifiait. Les moines ont dû étudier ces chiffres de très près.

De plus, ils n'ignoraient certainement pas les traditions des bâtisseurs transmises d'âge en âge, non seulement sur les proportions, mais aussi sur les influences de facteurs d'ordre tellurique tels que les courants d'eau souterrains et autres que nous retrouverons plus loin et qu'utilisaient déjà les constructeurs de mégalithes, ces hommes étonnants, pour avoir semé leurs pierres brutes de Scandinavie en Corée, en passant par l'Inde et l'Afrique, faisaient sans doute partie d'une civilisation plus avancée qu'on ne l'estime généralement et largement maritime. Cela conduit à attribuer à leurs monuments des destinations autres que funéraires et cela bien avant l'époque des Celtes.

Des alignements comme ceux de Carnac génèrent une émission verticale (celle que nous retrouverons dans les sanctuaires) susceptibles d'entrer en résonance avec celle de dolmens orientés de façon précise à cet effet. En outre, cette émission pouvait être captée très loin en mer, tel un signal de radio-phare, et faire office de transmetteur de message. Hypothèse gratuite ? Pourquoi ? Nous pouvons reproduire en petit ces phénomènes avec des cailloux bien disposés.

Quoi qu'il en soit, les moines ont dû confronter tous les renseignements possibles recueillis, les refondre en un tout qui nous laisse confondus par la masse inouïe de connaissances que suppose la moindre église de bonne époque. Les esthètes peuvent discuter de la tradition, de l'évolution apparente des formes et des styles. Si on va au fond des choses, on s'aperçoit que l'église du Moyen-Age est, avant tout et à tous égards, un instrument fonctionnel.

Pour juger une église, en place ou en ruines, il faut la comparer à un plan idéal au

sol tel que nous le comprenons à partir des émissions de forme définies plus haut. Car le plan au sol conditionne le volume qu'il est appelé à porter, par le jeu des enchaînements proportionnés de données linéaires.

Essayons d'apporter réponse à un nombre limité de questions introduites par nos propos.

Pourquoi l'édifice religieux est-il orienté est-ouest, chœur à l'est ?

La réponse est simple : à cause de la rotation de la terre. Ce mouvement de la planète impose un certain nombre de contraintes électromagnétiques, en particulier un sens de parcours que le futur monument devra canaliser, subir et transformer par un jeu d'équilibres savants. Pour que les émissions de forme soient en équilibre, cette orientation est une obligation stricte dans le cas d'un rectangle simple au sol supportant quatre murs et un toit.

La contrainte d'orientation est diminuée si le plan utilise quelques astuces qui ajoutent ou substituent leur effet à celui de l'orientation cardinale. Le plan au sol canalise l'énergie par nature et non plus seulement par situation. Les deux effets peuvent d'ailleurs cohabiter et se renforcer. Un tel plan affecte une forme qui est dite « de transfert ».

C'est ainsi que le plan au sol peut être un rectangle en proportion duquel on a dévié un petit côté de un degré dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le côté dévié devient un Est artificiel et impose un sens axial. Nous avons là un artifice simple dans le cas des chevets plats, artifice aussi utilisable dans le cas d'absides comme Chartres, par exemple, où l'orientation de la cathédrale s'écarte très sensiblement de l'est-ouest. La cathédrale de Quimper est aussi affectée d'une déviation du chœur.

Le même but peut être atteint à partir d'une abside semi-circulaire à l'est complétée à l'ouest par une tour carrée à laquelle peuvent se substituer des tours carrées jumelées, symétriques par rapport à l'axe longitudinal. Les clochers ne sont pas seulement destinés aux cloches, mais aussi à donner l'assise carrée occidentale nécessaire au passage fonc-

tionnel d'est en ouest de l'énergie. Les plans cisterciens que nous aborderons plus loin aboutissent au même résultat par d'autres moyens et créent leur propre équilibre.

Pourquoi tant de sourciers ont-ils trouvé un croisement de sources dans les chœurs d'églises ?

Le fait lui-même est connu. Les anciennes églises sont quasiment toutes construites sur une source ou un croisement de sources, héritières en cela des mégalithes qui, pour des raisons similaires dans leurs effets sinon dans leur esprit, utilisaient aussi les influences électromagnétiques du sous-sol.

Le croisement de sources engendre une colonne verticale ionisée qui, entre parenthèse, favorise la foudre. En émission de forme, cette verticale répond au « Il jaillira de l'eau » hébraïque et aussi à ce qu'il est convenu d'appeler « le Nœud de la Vie ». Elle concentre une énergie qui a la propriété de répartir dans l'environnement l'influence de ce qu'on pose à terre à son point d'impact. Cette propriété est recherchée dans l'édifice. Aussi le premier acte en vue d'un futur monument était-il de trouver le croisement de sources idéal qui puisse établir une liaison entre le cosmique et le tellurique, symboliquement entre le Ciel et la Terre. Par suite, ne vous étonnez pas si certains lieux sont privilégiés et voient se succéder dans le temps monument après monument. La cathédrale de Chartres est construite sur l'emplacement d'un ancien dolmen et d'un puits. Elle n'est sans doute pas la seule.

Or, il se trouve que les formes spéciales vues ci-dessus génèrent aussi par elles-mêmes cette fameuse émission de forme « Il jaillira de l'eau », mais alors artificielle et située généralement aux deux-tiers de la longueur hors-tout du monument en partant de l'ouest.

Le grand art des bâtisseurs était de faire coïncider si possible le croisement naturel avec l'artificiel, d'où un cérémonial conservé par une tradition très ancienne autour de la « colonne du temple », fixée, on peut maintenant le supposer, au croisement naturel privilégié. Le monument était construit au-

tour et en fonction de lui. L'orientation, fixée par le nord-sud au moment où l'ombre de la colonne à midi était la plus courte, ou par tout autre moyen astronomique, déterminait l'est-ouest de l'axe longitudinal. Restait à repérer les dimensions hors-tout prévues.

Pourquoi tant d'importance était-elle attachée à ce croisement de sources observées le plus souvent l'une en travers du chœur, l'autre dans l'axe de la nef ? Techniquement nécessaire à l'équilibre par son apport d'énergie, le croisement est aussi chargé de symbolisme si on suppose que l'autel primitif bénéficiait de son émission. Le « Il jaillira de l'eau », le « Nœud de la Vie » naturels se subliment en jaillissement spirituel de Celui qui s'est dit Source d'Eau Vive. D'où une résonance parfaite entre le Créateur et le créé. Ce qui se passe à l'autel se trouve recouvrir, non seulement la nef et les assistants, mais aussi tout l'environnement extérieur.

Vous direz que Dieu n'a pas besoin de ces artifices pour toucher les cœurs. Mais les moines concepteurs étaient très marqués par la pensée hébraïque dans laquelle il n'y a pas dichotomie corps-âme et qui envisage le composé humain dans son unité. D'où l'idée de glorifier Dieu par l'utilisation à Son service de Ses propres dons, matériels aussi bien que spirituels.

Pourquoi exiger des formes et des proportions rigoureuses ?

Les proportions retrouvées par les moines semblent bien celles qu'utilisent les vivants pour se réaliser dans la multiplicité de leurs formes individuelles. Par suite, l'architecture idéale est celle qui a l'art de s'intégrer dans l'harmonie universelle. C'est ici une nécessité. En effet, la forme qui canalise l'énergie électromagnétique répartie autour de la terre combine son effet à celui du croisement des sources pour introduire une perturbation de l'ambiance normale. Le tout peut s'avérer nocif. Il ne s'agit pas là d'une vue de l'esprit.

Une très vieille église paroissiale morbihanaise (on y a retrouvé des briques romaines dans les murs), restaurée il y a quelques

années, a eu la nef élargie pour gagner de la place. Depuis, au grand désespoir des Sœurs qui s'en occupent, les plantes en pots crèvent en moins de quinze jours. Le croisement de sources est toujours là. Inoffensif auparavant, il est devenu franchement nocif pour un simple changement de proportions.

Lorsque la proportion des formes est correcte, tout se redresse en influence bénéfique. L'organisme humain se sent mieux physiquement, de sorte que l'esprit retrouve une disponibilité plus grande pour la contemplation du Mystère d'Amour. A cet effet de bien-être s'ajoute la merveilleuse acoustique des grandes voûtes romanes ou gothiques qui bénéficient de l'équilibre d'ensemble aidé lui-même parfois, comme à l'abbaye de Melleray, par des « bouteilles acoustiques » noyées dans la maçonnerie et débouchant à fleur de pierre. Les chaires d'autrefois n'avaient nul besoin de l'électronique pour que la voix porte, malgré la hauteur des voûtes. Je me souviens d'une émission de télévision sur le grégorien : un seul chanteur bien placé dans une ancienne abbatale désaffectée, probablement celle de Noirlac, donnait l'illusion d'un chœur entier.

Des recherches sur les formes, sur les émissions différenciées du vivant et de l'inerte m'ont permis de retrouver un mécanisme de ce qu'on pourrait appeler l'architecture vivante, synthèse de celle que je suppose avoir été conçue par les moines du Moyen-Age et réalisée sous leur inspiration. Quoi qu'on ait dit, l'église de bonne époque n'est pas une fille des pyramides d'Egypte et du Nombre d'Or qui en est la base. Ce Nombre, limite mathématique, entité mathématique aux propriétés remarquables, est un redoutable séducteur. En fait, il engendre l'inversion des émissions du vivant et les transforme en émissions de mort tout à fait favorables à la conservation des momies.

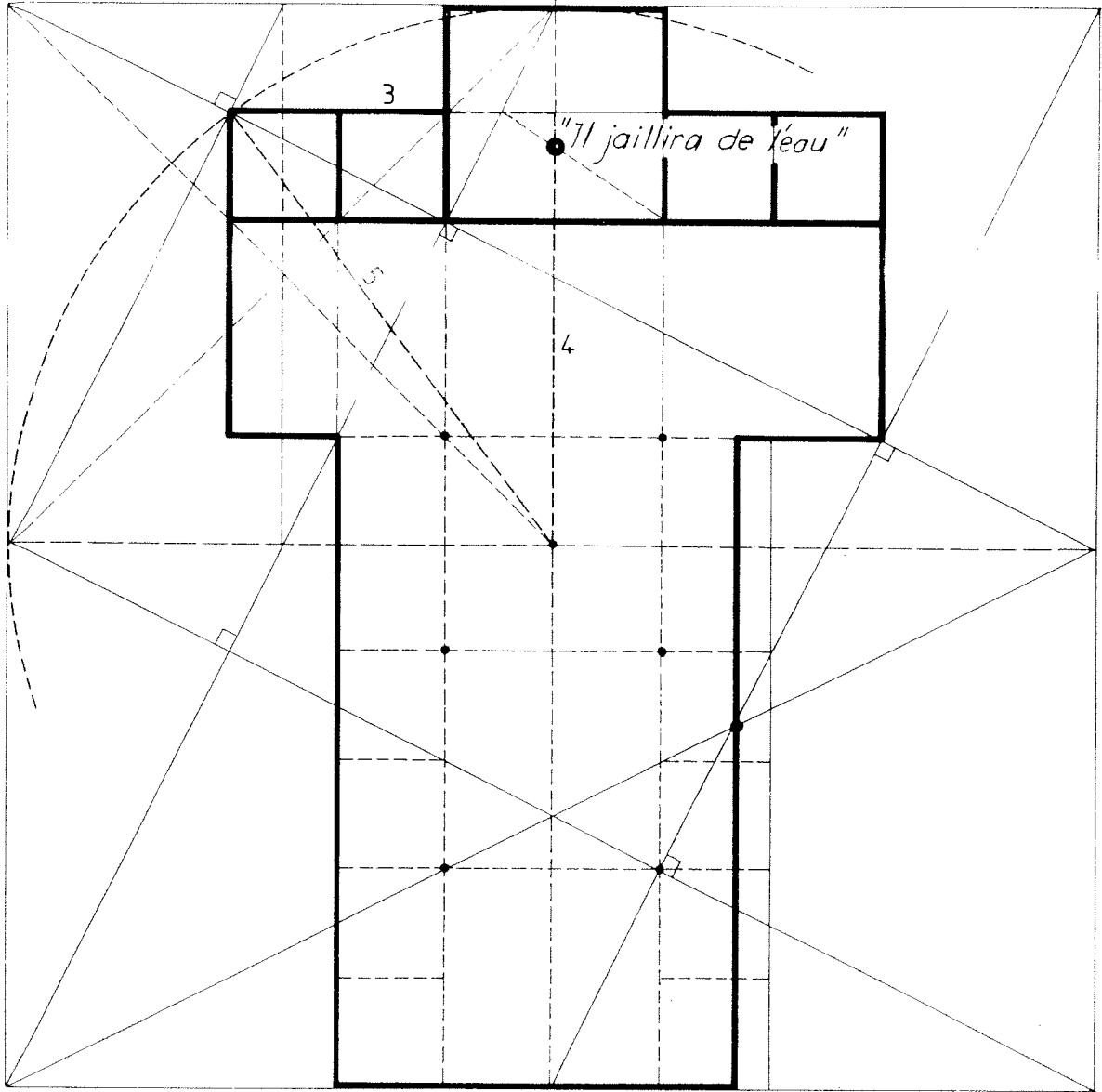
L'édifice du Moyen-Age, lui, équilibre la vie. On y respire. La proportion vivante est très proche à l'œil de la « Section dorée » ou « Divine Proportion » comme on a appelé celle qui se déduit du Nombre d'Or 1,61803... On peut facilement succomber à l'illusion, d'où une abondante littérature aux

titres multiples qui traite du Nombre en question à perte de vue intellectuelle.

Si on trouve réellement le Nombre d'Or ou sa trace dans certains édifices du Moyen-Age, ce peut être une pollution accidentelle ou tardive. Car l'enthousiasme pour ce Nombre date de la renaissance et du regain d'intérêt pour l'Antique. Ne valait alors que ce qui était grec ou romain. Quelques siècles après, nous héritons encore de la Madeleine et du Palais-Bourbon.

Pour en revenir au Moyen-Age, les données de base ont apparemment très vite disparu lorsque les monastères ont passé la main aux maîtres d'œuvre laïcs, comme cela semble être le cas dès la fin du XIII^e siècle si on en croit Marcel Aubert. De fait, dès le XIV^e siècle, le fil semble perdu. Si le style, les dispositions générales, les procédés subsistent par vitesse acquise, le souffle est absent. On ne retrouve plus l'équilibre caractéristique du vivant. C'est pourquoi nous devons être très vigilants dans l'appréciation d'une abbatale en ruine ou restaurée, même s'il ne reste que des traces de fondations, surtout si nous avons affaire à des plans fonctionnels comme ceux des CISTERCIENS où rien n'est laissé au hasard.

Dans ces derniers plans, il n'est plus question de sources et du « Il jaillira de l'eau » aux deux-tiers du monument. Une autre position de l'émission est imposée par la forme très spéciale. L'église cistercienne dérive du T majuscule, du Tau connu de toute antiquité comme forme remarquable chargée d'ésotérisme. Ici, le T, symbole de la Croix, émet le « Il jaillira de l'eau » de par sa forme, au point où l'axe de la hampe coupe le bord externe de la traverse. L'effet du T n'est pas détruit, mais déplacé par un sanctuaire, dit presbytère, de largeur au plus égale à celle de la nef centrale seule (et non à celle de la nef avec ses bas-côtés comme dans nombre d'églises paroissiales et de cathédrales). Le sanctuaire, ou presbytère, et les chapelles, surélevées, extérieures au T, attirent dans leur surface le « Il jaillira de l'eau », deviennent positifs et rendent négatif tout le reste du monument. Une sorte de courant passe entre les polarités « plus » et « moins »,



PLAN-TYPE CISTERCIEN (Aiguebelle)

comme dans une pile électrique, courant alimenté par la verticale de l'émission, liaison symbolique du Ciel à la Terre. Ce n'est pas sans évoquer la colonne de feu et la nuée qui accompagnaient les Hébreux dans le désert et qui se posaient sur le Tabernacle en signe de la présence du Seigneur.

Cette disposition générale greffée sur le T admet des variantes, sans fantaisie arbitraire, à la manière des feuilles de plantes de la même famille, toutes semblables dans leur structure et leur fonction, mais dont aucune n'est identique aux autres, fut-ce sur le même pied.

Je me suis interrogé sur les différentes formes classées par Marcel Aubert et par le Père Anselme Dimier, allant du chevet plat flanqué de chapelles, type Fontenay, au déambulatoire à chapelles rayonnantes, type cathédrale, en passant par les chapelles carrées entourant les croisillons, le chevet plat à déambulatoire angulaire, etc... etc...

On peut aller du plus simple : la nef unique – avec son sanctuaire surélevé plus étroit que la nef – comme dans certaines abbayes de femmes, au plus compliqué, en suivant une progression, sans tuer ni le « Il jaillira de l'eau » du sanctuaire, ni la répartition des polarités « plus » et « moins ». Mais ce n'est pas acquis d'avance. Et c'est là qu'on s'aperçoit de l'importance des proportions, de celle des dénivellations et de leur représentation dans le plan par une surface fermée si on veut que ce plan soit actif.

Une reconstruction sur plan au sol du XVIII^e siècle (déjà suspect) comme celle de l'abbaye d'Orval, en Belgique, a ignoré l'esprit du plan cistercien en allongeant le presbytère surélevé qui mord sur l'axe du transept. Du coup, tout le sol de l'église devient positif, chassant le moi à l'extérieur. La circulation normale des polarités à l'intérieur ne se fait pas. Et pourtant, le « Il jaillira de l'eau » existe bien dans le sanctuaire, produit par l'émission de masse, mais on ne retrouve rien à l'air libre comme cela se produit avec les sources réelles.

Dans les églises cisterciennes bretonnes, au contraire, Bégard (ancienne photographie avant destruction), le Relecq, Boquen, Hen-

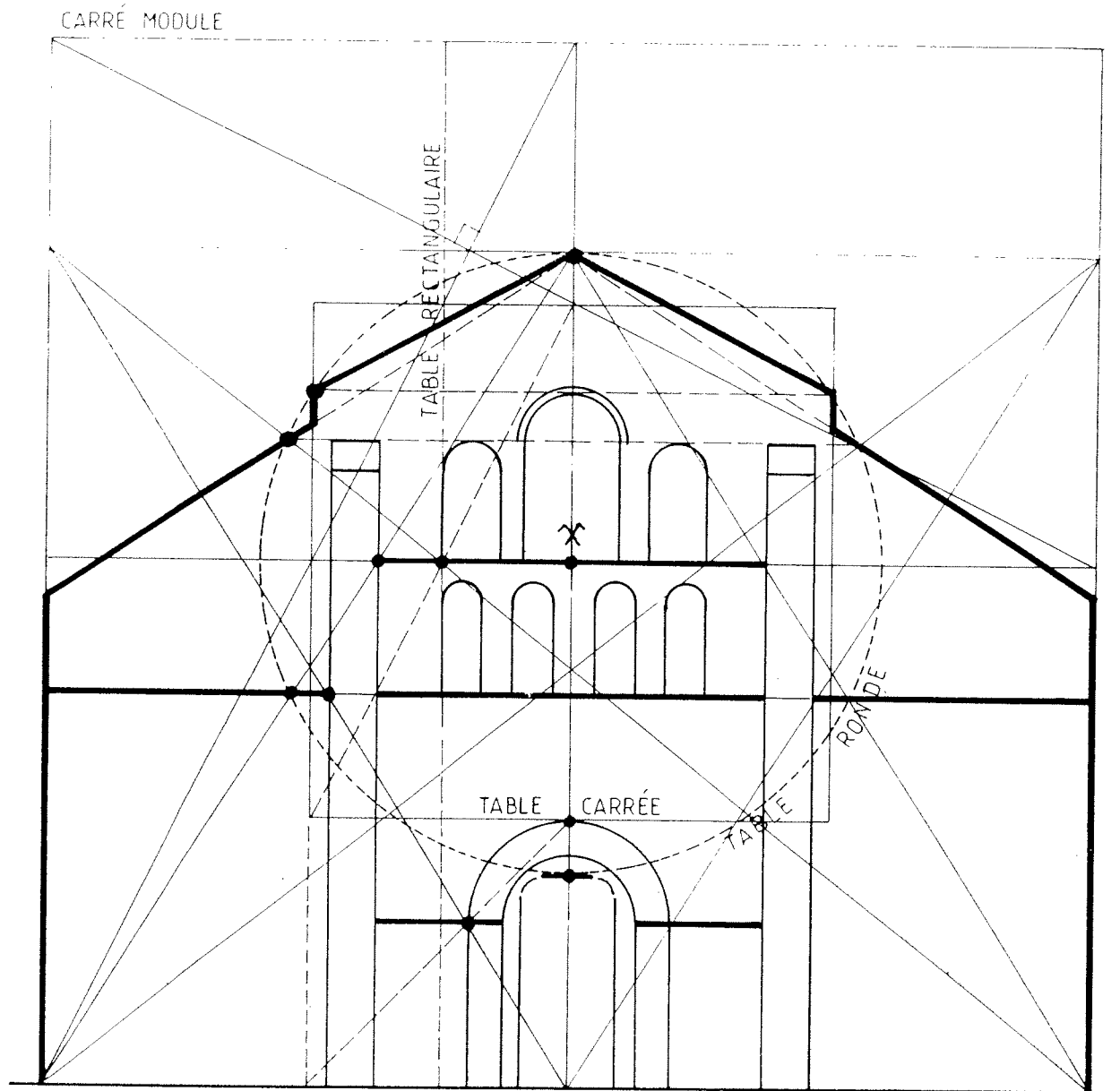
nebon, Melleray, il s'agirait bien de sources réelles se croisant sous le sanctuaire, autant qu'on puisse en juger sur photographies, certaines bien difficile à prospecter.

Les sources de Boquen, entre autres, semblent bien là, car l'humidité, en l'état actuel, poserait, dit-on, de sérieux problèmes. Cela n'a rien d'étonnant. Les transformations successives depuis la destruction des collatéraux par les abbés commendataires jusqu'aux restaurations récentes ont dû rompre les équilibres d'origine. Ces équilibres savants et simples résultent d'un mécanisme du plan non encore totalement élucidé. Les examens de dessins et photographies publiés en France, les comparaisons d'émissions de forme ou de masse mènent, cependant, à quelques déductions.

La première chose à détecter sur un plan cistercien, est le « carré-module » qui a servi de départ aux tracés. Le plan repose sur ce carré de base, multiplié ou divisé, qui donne l'unité. Les carrés dérivés sont modifiés par l'intermédiaire de cercles inscrits ou par la corde à douze nœuds, entre autres. Cette corde comporte treize intervalles égaux. Elle permet de tracer l'angle droit grâce au triangle reconstitué de côtés trois, quatre et cinq, bien connu et déjà utilisé par les mégalithiques, et aussi différents rapports simples tels que quatre-tiers, trois-cinquième, deux-tiers, etc... rapports musicaux.

Le type cistercien de base serait Aiguebelle : des carrés qui résument tous les rapports simples $1/2$, $2/3$, $4/3$, $5/3$, etc... Et la Table Ronde a un rayon de $3/5$. Au total, on aboutit à un monument qui vit et porte la louange.

Pour en revenir aux Abbayes Bretonnes, les seules sur lesquelles j'ai disposé de quelques documents, Bégard, Le Relecq, Boquen, Melleray, déjà cités, leur plan est celui à chevet plat flanqué de chapelles, deux au nord, deux au sud. Clermont, en Mayenne, aux portes de la Bretagne, comporte trois chapelles de chaque côté du sanctuaire, mais cela ne change rien à l'équilibre. Il s'agit donc du plan simple dérivé de Fontenay qui ne pose aucun problème quant aux équilibres si on les respecte. Et ce respect conduit



ABBAYE DE FONTENAY

à formuler une mise en garde. En cas de restauration de ces chefs-d'œuvre d'intelligence que sont les édifices du Moyen-Age, par pitié, pas de massacre au nom de l'archéologie ou des modes passagères ! Qu'on essaie de comprendre, de retrouver l'esprit qui a mené à bien la construction primitive.

Un exemple malheureux que je connais, est celui de l'église Notre-Dame à Rennes, anciennement abbatiale de l'abbaye Saint-Melaine. L'intérieur était pratiquement intact jusqu'à des années récentes. Le curé d'alors avait même, avec bonheur, dégagé la pierre de ses stucs XIX^e siècle, mais il eut une autre idée, désastreuse celle-là. Ce que n'avait pu détruire la cavalerie de Hoche à laquelle l'église avait servi d'écurie, la mauvaise inspiration du curé le fit. Pour des raisons de visibilité, les mêmes qui font poser des autels en tables de conférences à la croisée du transept de certaines cathédrales, il éleva un podium massif de granit entouré de marches sur la surface entière entre les piliers du croisement du transept. Depuis, l'équilibre de forme est modifié, devenu

désagréable. La nef, coupée en deux, a perdu son unité, sa profondeur et sa perspective. Y suivre les offices me met maintenant mal à l'aise. Dans le plan de cette église, la croisée du transept est un point de réception, pas un point d'émission.

Arrêtons-nous. Tant de choses resteraient à dire, celles que l'on connaît mal, celles que l'on ne sait pas encore, tellement ces édifices du Moyen-Age renferment de secrets qui, pas à pas, se laissent découvrir dans un émerveillement renouvelé.

« In fine », je formule un souhait, celui que les monastères d'aujourd'hui, comme ceux du Moyen-Age, se remettent, par le commencement, à l'étude des équilibres naturels et deviennent le creuset d'où pourra sortir un nouvel art religieux monumental adapté à notre temps et à nos moyens, afin d'éviter à l'avenir ces misérables « lieux de culte » polyvalents qui affligent les banlieues.

Ce n'est pas une question d'argent, mais d'harmonie et de respect du Seigneur.

Jean de la FOYE

- Note de la rédaction : Jean de la Foye, décédé le 3 Novembre 1981, était un ingénieur qui, depuis plusieurs années, se consacrait à l'étude et à l'expérimentation des ondes de forme. Il a publié chez Robert Laffont « Ondes de vie, ondes de mort » en 1975, réédité en 1980. Il préparait un autre ouvrage pour le même éditeur.